

Série « Actes » n° 7

Une pédagogie de résurrection

La pédagogie catéchétique spécialisée interroge la
responsabilité catéchétique de l'Eglise

Journée d'étude de l'ISPC

Jeudi 15 novembre 2007

François Moog (dir.)

Publié sur le site : www.pastoralis.org en février 2016



Sous la direction de François MOOG

Une pédagogie de résurrection

La pédagogie catéchétique spécialisée interroge la
responsabilité catéchétique de l'Église

Journée d'étude de l'ISPC
Jeudi 15 novembre 2007

Cahiers Internationaux de Théologie Pratique
Série « Acte » n°7

2014

Table des Matières

Une catéchèse de l'estime de l'autre - François Moog	5
<i>Les objectifs de cette journée d'étude</i>	6
<i>Participants et programme</i>	6
1.- Considérer les lieux limites comme des révélateurs	7
2.- Affirmer la dignité et l'intégrité des inadaptés	8
3.- Relation, langage et processus de symbolisation	9
4.- Interroger le troisième paradigme catéchétique	9
Ce que nous devons à Henri Bissonnier - Jacques Audinet	13
Comment, psychanalyste aujourd'hui, je résonne à quelques-unes des grandes intuitions du père Bissonnier - Nicole Fabre	21
<i>Un principe de base</i>	22
<i>Trois lignes de réflexion</i>	22
<i>Refermons la boucle</i>	25
“Le tonnerre en écho à l'éclair” ou la résurrection au coeur de l'oeuvre pédagogique d'Henri Bissonnier - Raymond Brodeur	27
<i>Son corps</i>	31
<i>Sa spiritualité</i>	32
<i>La posture</i>	34
<i>En guise d'annexe</i>	37

Une catéchèse de l'estime de l'autre

Pr. François MOOG

Theologicum de l'Institut Catholique de Paris
Directeur de l'ISPC

Au printemps 2007, à l'initiative de Monsieur Bernard Descouleurs, l'Institut Supérieur de Pastorale Catéchétique (ISPC) de l'Institut Catholique de Paris s'est engagé dans l'organisation d'un colloque qui devait avoir lieu à l'automne. Il s'agissait de profiter de la sortie de l'ouvrage Henri Bissonnier – Une pédagogie de résurrection (Éditions Don Bosco) pour rendre hommage à l'un des anciens enseignants de l'ISPC, figure du Centre National de l'Enseignement Religieux (CNER) et promoteur de la pédagogie catéchétique adaptée à ceux qui sont atteints d'un handicap, qu'il soit social, physique, mental ou autre. Le décès de Bernard Descouleurs durant l'été compromettait le colloque. Sur la proposition de Denis Villepelet, soutenu par Françoise et Pierre Compagnon, il a été décidé de ne pas l'annuler mais de le transformer en un séminaire fermé d'une quinzaine de personnes, suivi d'une table-ronde publique.

La préparation de cette double manifestation a été le premier dossier dont j'ai eu à me saisir, quelques heures après avoir pris la succession de Denis Villepelet à la direction de l'ISPC. Je comprends cette coïncidence comme une bonne nouvelle.

Les objectifs de cette journée d'étude

Dans la rencontre que nous avons eu le 15 novembre 2007, il était moins question de nostalgie que de fidélité. Il s'agissait moins de faire mémoire du passé que d'accepter d'être les héritiers des intuitions prophétiques d'un homme et de ceux qui s'étaient levés et mis en marche à sa suite, de reconnaître la dette que nous avons envers l'abbé Henri Bissonnier et finalement d'accepter de prendre le relais. Pourquoi ? Au nom de la mission de l'ISPC, pour et avec le monde qui est le nôtre.

L'objectif de notre rencontre était simple. Partant du constat que la recherche en catéchétique menée à l'I.S.P.C. négligeait la question de la catéchèse spécialisée, nous avons voulu nous saisir d'une question anthropologique, morale, pastorale pour en souligner la pertinence pour aujourd'hui et ouvrir des pistes de recherche théologique dont nous pourrions nous saisir par la suite. Cette question, c'est celle de l'estime de l'autre, de la reconnaissance de son droit d'être homme, fils et frère. Estime - plus que délicatesse et prise en charge - du pauvre, de l'ignorant, de l'exclu, du défaillant, du marginal. Soyons persuadés, et l'Évangile nous invite à cette conviction, que cette question de la reconnaissance et de l'estime, de la révérence même, doit être centrale dans nos recherches en théologie catéchétique. Il devient alors urgent de nous demander comme elle interroge la responsabilité catéchétique de l'Église.

Les enjeux théologiques de cette question sont centraux. Il s'agit bien en effet de considérer et de reconnaître la personne handicapée ou inadaptée avec les ressources du Mystère pascal. Non pas seulement à partir de la Croix, pour comprendre sa situation dans la contemplation du Christ exclu et défiguré ou de son corps meurtri, mais bien à la lumière de la résurrection qui dit que la dignité de ces personnes ne réside pas dans leur handicap mais dans leur humanité sauvée, rachetée, justifiée par le Ressuscité.

Participants et programme

Notre point de départ était constitué des intuitions de l'abbé Bissonnier. Nous avons voulu nous en saisir pour interroger nos propres recherches. Nous l'avons fait dans un dialogue intergénérationnel et international et dans

le cadre d'un partenariat bienvenu entre l'ISPC¹, le Service National de la Catéchèse et du Catéchuménat (S.N.C.C., ex-C.N.E.R.)², le Secrétariat Général de l'Enseignement Catholique (S.G.E.C.)³ et avec quelques auteurs de l'ouvrage récemment consacré à l'abbé Bissonnier⁴.

Nous avons tout d'abord entendu les interventions préparées par Jacques Audinet, Raymond Brodeur et Nicole Fabre, que l'on trouvera à la suite de ce compte-rendu synthétique. Puis une discussion libre a suivi, avec pour objectif de dégager une problématique et des pistes de recherche. Cet objectif était peut-être ambitieux. Nous ne sommes en tout cas pas parvenus à une synthèse, ce qui est le signe de la richesse de nos échanges que nous n'avons pas su interrompre pour tenter la synthèse prévue. Le travail du rapporteur ne s'en trouve pas facilité... Je voudrais cependant retenir quelques questions sur lesquelles nous nous sommes arrêtés.

1.- Considérer les lieux limites comme des révélateurs

Dans son intervention, Jacques Audinet a parlé des commencements, des seuils, des limites, des passages comme de lieux de révélation. Jean-Louis Souletie a alors souligné que cette proposition pouvait ne pas être si évidente : de quels lieux limites parlons-nous ? De quoi sont ils révélateurs ? Pourquoi le sont-ils ? Jacques Audinet répond que ces lieux limites, qu'il n'est pas possible d'étiqueter comme tels, sont des lieux révélateurs car ils démentent une pensée systématique et englobante. Ils sont révélateurs car ils sont des lieux de passage, des « entre-deux » (Derrida) qui ouvrent des failles dans un système unifié. Jean-Louis Souletie propose alors de s'intéresser plutôt sur ce que l'action catéchétique provoque chez ses acteurs, de s'interroger sur ce

¹ Représenté par le Professeur Jacques Audinet (Professeur honoraire à l'Institut Catholique de Paris, ancien Directeur de l'ISPC), Madame Nicole Fabre (ancien enseignante à l'ISPC), Madame Catherine Lapoute-Ramacciotti et messieurs Joël Molinaro, François Moog, Jean-Louis Souletie et Denis Villepelet, enseignants à l'ISPC.

² Représenté par madame Anne Herbinet.

³ Représenté par madame Sylvie Orguelin.

⁴ Le Professeur Raymond Brodeur, de l'Université Laval de Québec(Canada), Françoise et Pierre Compagnon, Jean-Pierre Jung et Euchariste Paulhus, Professeur honoraire de l'Université de Sherbrooke (Canada).

que produit la mise en danger de l'entrée dans le langage et l'univers symbolique par l'interruption d'une parole extérieure, notamment dans notre société qui est en panne de symbolique.

2.- Affirmer la dignité et l'intégrité des inadaptés

Nous retrouvons ici un des éléments proposés par Nicole Fabre dans son intervention. Lorsqu'elle nous dit qu'une situation extrême exige une rigueur (une exigence, une attention) extrême, elle précise que cela implique une auto-évaluation permanente des acteurs de la relation catéchétique. Dans ce cadre, il convient sans cesse de se demander ce que cette relation dans son cadre extrême produit en chacun et produit dans la relation elle-même. Elle invite alors à considérer le point de vue du sujet qui, dans cette relation, peut se considérer en situation de moindre-avoir qui peut dériver en moindre-être (« je suis moins parce que j'ai moins de capacités et de moyens ») et de-là vers un moindre-valoir. Denis Villepelet se saisit de cette proposition pour souligner qu'elle ouvre un terrain de recherche fondamentale sur la norme et la normalité. Notre approche de la santé, par exemple, doit être confrontée aux différentes anthropologies disponibles. On interrogera alors la différence entre l'intégrité et la complétude, entre la dignité et la performance ou la perfection, pour reconnaître la dignité et l'intégrité de l'inadapté et dépasser la question de la norme. Une exigence de la foi qui découle de la paternité de Dieu et de la gratuité de la grâce qui déborde les normes établies en invitant à reconnaître en l'autre sa pleine dignité de fils et de frère.

Cette piste de recherche est complétée par un élément de l'intervention de Raymond Brodeur qui invite à considérer les enjeux du corps dans la rencontre du malade, de l'esprit dans le cadre de la puissance de l'Évangile et de la posture ou de l'attitude pratique dans la relation catéchétique. A cela, Denis Villepelet ajoute la nécessité d'une approche systémique qui confronte les anthropologies avec les notions de corps (soma), âme (psychè) et esprit (pneuma) pour reconsidérer les pratiques catéchétiques dans ces situations particulières au regard de la reconnaissance de la pleine intégrité et dignité de chacun des acteurs.

3.- Relation, langage et processus de symbolisation

La question de la communication a également été centrale. On la retrouve dans l'intervention de Jacques Audinet qui souligne que dans la relation catéchétique avec des inadaptés, le langage ne peut pas être avant tout verbal. Il se demande alors comment construire d'autres langages et comment les articuler entre eux. On retrouve cette question dans l'intervention de Nicole Fabre qui remarque que l'inaccessibilité d'un sujet à un discours verbal ne le coupe pas de la symbolique des langages non-verbaux (corps, dessin, musique,...). La réaction de Jean-Louis Souletie va dans ce sens lorsqu'il souligne que la mise entre parenthèse du langage verbal ordinaire nécessite d'activer un langage symbolique. Il note que la liturgie est de cet ordre mais pose la question des ressources psychologiques, anthropologiques, théologiques dont nous disposons dans l'espace social actuel. Il propose ainsi de s'interroger sur les processus de symbolisation pertinents pour la société actuelle.

Dans un ordre d'idée proche, Nicole Fabre nous a rendu attentifs à la sollicitation affective dans la relation catéchétique avec l'enfant ou l'inadapté, soulignant de nouveau l'important d'un recul critique et le devoir de cultiver avec d'autres une capacité personnelle d'analyse. L'enjeu est de la plus haute importance car il s'agit de considérer l'autre en lui-même sans succomber à la tentation de le prendre en charge comme faible, pauvre et limité. Car c'est dans le regard du catéchiste qu'il va pouvoir devenir quelqu'un. Anne Herbinet va dans ce sens lorsqu'elle remarque que, pour les familles, entendre que leur enfant est digne d'être aimé est évangélisateur pour elles. Cela l'est pour le catéchiste également. On entraperçoit alors une sorte d'effet « boomerang » dans l'action catéchétique, qui nous porte au constat que cet effet existe dans n'importe quelle relation catéchétique. Mais la situation particulière de l'inadapté et de sa famille souligne ce phénomène, faisant de la catéchèse spécialisée un lieu effectivement révélateur pour l'action catéchétique.

4.- Interroger le troisième paradigme catéchétique

Au regard des échanges qui ont été les nôtres, il est indéniable que des pistes fondamentales ont été ouvertes pour la recherche catéchétique. L'ISPC

Une pédagogie de résurrection

saura s'en saisir. Les trois questions que j'ai retenues trouvent en effet parfaitement place dans deux des champs de recherche de l'ISPC : la construction des identités dans une société en crise et la crise de la transmission. Pour conclure, il peut être intéressant de vérifier comment les perspectives qui ont été les nôtres interrogent le troisième paradigme catéchétique proposé par l'ISPC sous l'impulsion de Denis Villepelet.

Jacques Audinet a noté que l'abbé Bissonnier avait, par ses recherches, participé à clore la question du premier paradigme où la catéchèse est considérée comme l'enseignement d'une doctrine. Anne Herbinet remarque quant à elle que ce dont nous avons parlé concerne nécessairement une catéchèse de la proposition, puisqu'il ne s'agit pas de se contenter de rejoindre une demande. Mais Jacques Audinet précise que Henri Bissonnier parle plus volontiers de posture ou d'empathie pour être à l'écoute et former une communauté qu'il ne s'intéresse à la qualité de la relation dans l'action catéchétique. Or c'est bien cette relation qui est en jeu dans le troisième paradigme catéchétique. Il s'agit, comme le rappellent Denis Villepelet et Jean-Louis Souletie, de sortir de la volonté de passage d'un non-savoir à un savoir pour se relier à un autre. C'est alors sans doute la question des processus de symbolisation qui interroge avec le plus de pertinence le troisième paradigme. Jean-Louis Souletie évoque alors à nouveau la liturgie car d'une part le rite parle avec ses mots propres, mais également parce que la liturgie introduit un « tiers parlant », l'Église qui se dit et dit le mystère de la foi dans ses rites. Ainsi, se demander comment, dans l'espace social contemporain, proposer des processus de symbolisation qui engagent l'Église et les hommes de ce temps à qui la Bonne Nouvelle du salut est annoncé, est une question qui semble particulièrement pertinente.

* * *

Nous nous sommes quittés en nous demandant quelles suites donner à ce premier travail. La table-ronde publique qui devait suivre a du être annulée en raison de sévères grèves des transports. Les calendriers des uns et des autres ne permettront sans doute pas de la reporter à une date ultérieure raisonnable. Chacun est alors renvoyé à ses lieux d'initiative et d'action. En ce qui concerne l'ISPC, je m'engage à ce que les questions soulevées au cours de notre séminaire prennent effectivement place dans la définition de

Une catéchèse de l'estime de l'autre

nos champs de recherche et qu'elles trouvent un prolongement dans le cadre même de l'enseignement que nous dispensons.

De plus, la question de la catéchèse des inadaptés constituera l'un des piliers du colloque international qui se tiendra à l'ISPC en février 2009⁵. Ce pourrait être pour nous un bon lieu pour faire le point de l'état de l'avancée de nos recherches et réflexions. Nous avons donc quelques perspectives sérieuses qui garantissent que notre rencontre du 15 novembre aura vraiment initié une démarche de recherche et je m'en réjouis.

⁵ Un atelier du colloque de l'ISPC en 2009 s'est en effet saisi de ces questions. Les travaux de l'atelier ont abouti à un travail de référence : C. Fino et A. Herbinet (Dir), *La pédagogie catéchétique spécialisée – Quand la catéchèse s'adresse aux personnes en situation de handicap*, Paris, Le Sénevé/ISPC, coll. « Le point catéchèse » n ° 3, 2011, 160 p.

Une pédagogie de résurrection

Ce que nous devons à Henri Bissonnier

Pr. Jacques AUDINET

Professeur émérite de l'Institut Catholique de Paris
Directeur honoraire de l'ISPC

Cette journée d'étude en l'honneur de Henri Bissonnier, Bernard Descouleurs, l'avait souhaité et voulu de longue date. Quelques jours avant de nous quitter, l'été dernier, il m'avait encore téléphoné à ce sujet. C'est donc autant un hommage à Bernard Descouleurs, à son énergie, à sa ténacité pour faire avancer les causes qui lui tenaient à cœur : la formation, la catéchèse, la culture religieuse, qu'une évocation de la mémoire de Henri Bissonnier, des voies qu'il a ouvertes et, lui aussi, de sa prodigieuse ténacité et générosité.

Quelles images est-ce que je garde de Henri Bissonnier, après un demi-siècle, soit dans les années 53-55, où je suivais ses cours à l'ISC ? Telle est la question qui m'est venue à l'esprit lorsque j'ai été sollicité pour cette rencontre. L'ISC (le nom d'alors, le P de « pastoral » ne sera ajouté qu'en 1960) commençait tout juste et Henri Bissonnier avait été invité par François Coudreau, le Directeur fondateur, à développer la section : « pédagogie religieuse des inadaptés » : un cours et des stages.

Deux images me sont apparues. Le cours en premier. La chose se passait dans une petite salle du premier étage du bâtiment B. Nous n'étions guère nombreux, c'était, je crois, le vendredi matin, durant deux heures. Ce n'était pas très détendu. Peut-être est-ce le sérieux de Henri Bissonnier

Une pédagogie de résurrection

qui me demeure en mémoire comme l'un de ses traits les plus caractéristiques : sérieux de son propre travail : son enseignement était d'une précision, d'une méticulosité même, qui confinait parfois à la minutie. Cet homme qui n'avait pas fait d'études régulières, du fait de sa santé, travaillait énormément, nous renvoyait sans cesse à des références qui, il faut bien le dire, ne nous étaient guère familières (le manuel de psychiatrie de Ey par exemple). Car il avait conscience de faire œuvre d'exploration, d'ouvrir un domaine neuf, celui qui se situe aux confins de la psychiatrie et de la pédagogie. De là un autre aspect de son sérieux : le sérieux de son objet d'étude. Il était imprégné de l'importance et de l'urgence de la tâche à laquelle il s'était voué. Certaines de ses interventions en traduisaient le caractère dramatique. Il lui arrivait, lors par exemple d'une étude de cas, de s'arrêter, la voix coupée par l'émotion et de ne pouvoir retenir ses larmes. Tous les enseignants, bien sûr étaient sérieux, mais disons, dans des styles différents : les imprécations prophétiques de Liégé ou les impatiences de Daniélou nous paraissaient moins austères que les analyses de Bissonnier, qui plus est, dans un domaine, pour moi, loin d'être familier.

L'autre image concerne les stages, obligatoires à l'époque. J'ai donc fait un stage avec des enfants mongoliens et leurs parents. La même méticulosité, le même sérieux. Mais cette fois sur le terrain. J'y ai découvert l'infinie patience de cet homme, vif pourtant, et surtout l'immense respect, l'attention sans limite, et l'espère de tendresse qu'il manifestait à chacune et à chacun de ces enfants. Pour lui, chaque être humain était un enfant de Dieu. À ce titre, il était impossible de ne pas lui offrir la plénitude des dons du Seigneur, les sacrements en premier et la prière. La connaissance aussi, dans la mesure de leurs capacités. Il n'y avait donc pas, il ne pouvait pas y avoir de laissés pour compte. Dans le domaine de la vie spirituelle, la notion de handicap n'a pas lieu d'être. Pour m'avoir témoigné de cela, je suis infiniment reconnaissant à Henri Bissonnier.

Cette attitude se traduisait par un travail, bien sûr. À nous d'inventer les meilleurs moyens pédagogiques : gestes, activités, causeries, échanges, qui permettraient à ces enfants de vivre pleinement leur vie baptismale. Ici, j'en viens au delà des images, à ce que fut et

Ce que nous devons à Henri Bissonnier

demeure pour moi l'apport intellectuel de Henri Bissonnier.

Je n'étais à l'époque, je le disais à l'instant, pas spécialement porté vers les domaines qu'explorait Bissonnier. J'étais beaucoup plus orienté, vers les questions de société, de lien social, d'appartenance, d'action collective. Or, de manière, tout à fait inattendue les deux approches, celle très personnalisée de la pédagogie spécialisée, et celle plus institutionnelle des problématiques sociales vont pour moi se rejoindre.

L'ISC commençait alors son développement. Étudiant en deuxième année, Françoise Derkenne m'avait chargé d'ouvrir un stage pour les enfants de 7 à 9 ans, âge alors, de la première communion dite privée. En même temps, je me trouvais dans le 11^e arrondissement aumônier d'une communauté de Petites Sœurs de l'Assomption, lesquelles assuraient le catéchisme de quelques adultes demandant le baptême. Et ce, de la manière jusque là traditionnelle, à savoir faire apprendre et réciter à ces adultes, de milieu populaire, le texte du catéchisme national, le tout assorti de quelques explications. Impossible de décrire le détail des travaux et recherches mis en route autour de ces deux chantiers. Impossible également rendre compte quelque peu concrètement l'atmosphère de créativité, c'est à dire de remise en question et d'invention qui régnait alors. Mais deux éléments suffiront à l'évoquer.

Pour les enfants, nous avons commencé en octobre 1954, dans la chapelle de l'Assomption (sous la tour Sud de l'église St Sulpice) les séances « d'Initiation à la messe ». Chaque dimanche, les enfants se réunissaient, non pas pour l'eucharistie, mais pour des célébrations qui progressivement leur faisaient découvrir le langage de la liturgie (Ces célébrations sont publiées in : Françoise Derkenne, *La vie et la joie au catéchisme, 1^o année*, Paris, 1955). Pédagogie du geste, où dimanche après dimanche, d'un geste à l'autre, peu à peu se construisait pour eux l'ensemble de la célébration eucharistique. Vous savez la suite, la polémique, le débat autour de la question : doit-on priver des enfants qui ont l'âge de raison de l'eucharistie ? Et la sanction qui en septembre 1957, interdit ce genre de pratique. Depuis les choses ont évolué et de multiples formes de célébrations ont acquis droit de cité. Mais il y avait là une audace pédagogique qui donnait au geste le primat sur le discours et

Une pédagogie de résurrection

correspondait aux capacités de ces enfants comme à celles des enfants « inadaptés ».

Autre exemple : pour les adultes, avec l'aide de Liégé et Géliéau nous commençons un catéchuménat des adultes. Entre Noël et Pâques 1955, nous avons mis en œuvre, dans la communauté du 11^o où je me trouvais, le premier baptême d'adulte par étapes à Paris. La suite, ici a été différente, puisqu'une telle pratique est devenue, aujourd'hui, on ne peut plus officielle.

Qu'ont de commun ces deux expériences et qu'on-elles à voir avec les travaux de Henri Bissonnier ? Ceci : que l'enfant à l'âge de raison, l'adulte qui demande le baptême sont l'un et l'autre des commençants. Et l'enfant, comme on disait alors « inadapté », est également un commençant. Leurs situations sont très différentes du point de vue de l'équipement intellectuel, des capacités d'expression, de communication ou d'action. Les pédagogies sont nécessairement fort différentes. Cependant, du point de vue de l'enjeu en cause : cette transmission de la foi, chère à Bissonnier, les trois situations offrent des points communs et partant les mises en œuvre pédagogiques peuvent table sur des éléments convergeants.

Points communs. Il s'agit de situations de commencement disais-je, c'est à dire de situation de passage d'un état à un autre ou d'un moment à un autre. L'enfant inadapté, l'enfant à l'âge de raison, l'adulte débutant, surtout s'il s'agit de ceux que la tradition appelle les « rudes » ou les « mineurs », les gens simples, représentent une limite. Or nous le savons, ce sont ces lieux limites qui sont révélateurs, et pour les intéressés et plus largement pour la condition humaine. Mais ces lieux limites sont difficiles à caractériser : faut-il dire savoir/non savoir (ce qui est trop étroit), normal/ pathologique (mais où mettre la ligne ?), maturité/immaturité (difficile à cerner). Je préfère pour ma part parler de situation de commencement, de situations limites ou encore d'entre-deux. Or du point de vue de la catéchèse les trois situations présentaient des points communs. Lesquels ?

- Le but est de faire accéder chacun à la totalité du dessein de Dieu ou du message chrétien : connaissance et sacrements. Il n'y

eut jamais d'hésitation sur ce point et Bissonnier voyait là le fondement même de son action. De même que Derkenne ou Colomb. Pour eux, le message chrétien ne peut pas être l'objet de simplifications qui le dénatureraient ni non plus d'une saisie partielle qui le mutilerait. Mais la question surgit alors : qu'appelle-t-on la totalité du message ? À l'époque, le message de la catéchèse se présentait encore sous la forme d'un texte, le texte des petits manuels appelés catéchismes. Pour la France, il s'agissait du « catéchisme national » qui se trouvait connoté d'une sorte d'aura sacrée et revêtu de l'autorité épiscopale. Or Marie Fargues - reprenant la méthode de Piaget - avait montré dans ses « *Tests collectifs de catéchisme* » combien les notions mises en œuvre dans ce texte étaient inassimilables pour un enfant. À plus forte raison pour un enfant handicapé. Dès lors quels énoncés sont possibles ? Existe-t-il des énoncés minimum ? Comment envisager une progression ? Autant de questions qui vont conduire à abandonner le texte reçu et conduire aux débats à la fois pédagogiques et théologiques concernant le message chrétien, sa nature, sa transmissibilité.

- S'ouvre là le chantier du langage, des langages de la catéchèse. L'expérience, qu'il s'agisse de l'enfant inadapté, du petit enfant, voire de l'adulte, faisait ressortir combien la communication ne se réduit pas au langage verbal, moins encore conceptuel. Le geste, les attitudes du corps, la communication affective et l'évocation symbolique occupent une place primordiale dans la communication interhumaine, et partant, en catéchèse. Mais alors, quels sont les rapports entre ces différents langages, respectivement représentés par le discours biblique, centré sur l'événement, les représentations liturgiques, déployés à partir des gestes symboliques, et les énoncés conceptuels. Un seul pouvait-il suffire ? Existe-t-il des gestes ou événements plus importants que d'autres ? Comment construire les rapports entre les différents langages ? Sur le langage symbolique, notamment l'apport de Bissonnier a été plus que précieux. N'est-il pas en premier un

Une pédagogie de résurrection

langage du corps, antécédent du discours et particulièrement pertinent pour des enfants en difficultés d'expression verbale ? À titre d'exemple, peut-on considérer que le signe de la croix est une affirmation suffisante du mystère de la Trinité ?

- Enfin, il revient à Bissonnier d'avoir mis sur pied l'institution de la catéchèse des inadaptés en montrant comment une telle entreprise ne peut se mettre en œuvre que dans un environnement où le lien de communauté, communauté catéchuménale, communauté familiale, communauté catéchistique est le lieu premier de la formation. D'où la participation des parents et des communautés, tissant autour de l'enfant et à partir de lui un environnement porteur. Dans cet environnement un certain nombre de questions s'éclairent d'une autre jour, celle par exemple de l'âge de la sacramentalisation. On sait à quels débats celle-ci a donné lieu notamment en Allemagne et à Rome au moment de la rédaction des « directoires ».

On le voit, le chemin ouvert par Bissonnier dans son propre champ d'activité s'enracinait dans le mouvement commun qui animait la recherche à l'Institut Catéchétique. À l'époque, il y avait beaucoup d'échanges entre les enseignants eux-mêmes ainsi qu'avec les étudiants, soit dans des journées régulières, soit dans des rencontres extraordinaires comme « les semaines Fargues ». Entre Bissonnier, Derkenne, Coudreau, mais aussi Daniélou, Liégé, Gélineau les choses circulaient.

Pour chacun des points évoqués, communs à la pédagogie spécialisée de Bissonnier, aux enfants à l'âge de raison ou aux catéchumènes adultes, il serait possible de développer et d'illustrer le travail entrepris. Il faudrait ajouter que simultanément s'opérait un travail théologique, par exemple sur la question du minimum à croire ou des « vérités fondamentales », sur les différents « langages de la foi », ou encore sur le « geste » et la liturgie comme pédagogie. De cela sont sortis des éléments qui aujourd'hui nous paraissent aller de soi. En bref, il s'agit là d'un renversement radical par rapport à la pédagogie traditionnelle, la pédagogie dite classique, ou comme disent certains du « premier paradigme

Ce que nous devons à Henri Bissonnier

» , pédagogie qui depuis le XVI^e siècle s'était imposée dans l'enseignement religieux. Il ne s'agit plus d'un donné fixé, dont la pédagogie serait l'instrument de mise en œuvre, on pourrait dire d'imposition, mais bien de l'éducation d'un sujet, d'un sujet libre, découvrant, quels que soient ses handicaps, la voie qui s'ouvre à lui et l'appel qui l'invite. Bouleversement de la pratique, qui constituait l'orientation majeure de la recherche à l'ISC à cette époque, mais qui avait des résonances quant à l'image de l'être humain qui s'y trouvait impliquée (anthropologie) ainsi que dans le domaine théologique.

D'autres diront mieux que moi l'apport spécifique de Bissonnier dans le domaine qui fut le sien. Mais il fallait souligner son apport au domaine commun, celui d'une pédagogie de la foi. Pour lui, c'est celle-ci, la foi, qui commandait la pédagogie et non l'inverse.

Pour conclure, je dois à Bissonnier d'avoir considérablement élargi ma vision du monde en me conduisant à y inclure l'espace qui était le sien, appelons- le celui des inadaptés et plus largement l'approche des situations pathologiques. Et ce de différentes manières :

- du point de vue catéchétique d'avoir, avec d'autres, ouvert à une pédagogie symbolique, du non verbal, du gestuel et du corporel.
- du point de vue anthropologique : d'avoir déplacée, sinon rendue caduque, la frontière entre le pathologique et le normal, le premier étant révélateur du second.
- du point de vue théologique : d'avoir renforcé mon intérêt pour les situations limites, les situations d'entre-deux, les situations frontières qui sont des situations vivantes et créatrices.

Une pédagogie de résurrection

Comment, psychanalyste aujourd'hui, je résonne à quelques-unes des grandes intuitions du père Bissonnier

Nicole FABRE

Psychanalyste
Ancienne enseignante à l'ISPC

J'ai connu le Père Bissonnier vers 1958. A cette époque, un des lieux de stage pour les étudiants de l'ISPC était la paroisse Saint Sulpice où ils participaient à la catéchèse paroissiale. J'étais alors responsable d'une salle d'une quarantaine d'enfants, dans laquelle ma fille aînée (comme moi !) faisait ses débuts au catéchisme.

Généreusement, l'ISPC me proposait de participer aux réunions de travail des stagiaires, ce que je faisais chaque fois que cela m'était possible. Ce travail de réflexion et le contact avec les enfants – souvent difficiles quoique vivant dans un milieu relativement privilégié – ont réveillé et alimenté mon goût pour la recherche, la philosophie, la psychologie de l'enfant, tout ceci qui avait été interrompu par la naissance de mes enfants et que je retrouvais avec plaisir. Sur cette lancée, j'ai suivi pendant un an ou deux le cours du P. Bissonnier. La fermeté de sa pensée, sa rigueur alliée à une grande humanité m'ont beaucoup apporté. Et son humour. Je n'ai jamais oublié son affirmation accompagnée d'un sourire qui plissait ses yeux : « dans nos églises, nous ne pouvons pas élever d'autels aux saints pervers... mais il y a des saints pervers ! » Dans mon métier de psychanalyste et devant certains patients tourmentés et troublants,

Une pédagogie de résurrection

j'y repense. Et voilà une première résonance.

Un principe de base

A l'époque où il met en place son travail à Bicêtre et dans les années qui suivent, le Père Bissonnier écrit que dans une situation extrême, extrême est aussi l'exigence. Au lieu, devant une difficulté qui peut paraître insurmontable, de « faire avec », ou de faire « au plus économique », on se trouve conduit (acculé, peut-être) à beaucoup plus d'exigence, beaucoup plus de créativité, beaucoup plus de solidarité et de lien mutuel. Impossible de rester isolé. Il faut une équipe qui prépare les rencontres, certes. Mais aussi qui critique. Ce qui pour moi s'associe aux groupes Balint qui ont pris naissance en Angleterre, sous l'impulsion de Winnicott, afin de sortir de leur isolement des médecins cherchant à mieux exercer la médecine. Confrontés aux problèmes que leur posent leurs patients qui souffrent et qui meurent, ces médecins se réunissent régulièrement pour partager leur angoisse, leurs essais, leurs réflexions, acceptant d'être déstabilisés et de chercher leur voie dans une exigence analytique et un soutien mutuels. Depuis, on a vu se créer des groupes sur le modèle Balint, destinés aux éducateurs, aux enseignants, aux travailleurs sociaux, etc. C'est bien sous le signe de cette même inspiration que travaillent les pionniers de Bicêtre et ceux qui les suivront. La force du travail ainsi accompli dans un partage intense explique que les liens entre tous ceux qui ont vécu cette grande aventure soient demeurés aussi vivants.

Trois lignes de réflexion

Parmi les grandes intuitions du Père Bissonnier, j'ai retenu trois thèmes qui me paraissent majeurs et éveillent des échos dans ma pratique et ma réflexion psychanalytique.

Je m'attacherai à présenter chaque thème du point de vue du sujet (le catéchisé souffrant d'un handicap) pour examiner à la lumière de la pensée de Henri Bissonnier ce qu'en outre cela entraîne chez l'éducateur-catéchète. Et je mettrai en lumière à ce propos ce que cela éveille comme écho pour moi de mon point de vue de psychanalyste.

Première affirmation d'Henri Bissonnier :

Qu'il s'agisse de l'enfant, de l'adolescent ou de l'adulte souffrant d'un handicap (mental, physique ou psychoaffectif), celui-ci est dominé par un sentiment de moindre avoir (il n'a pas autant que les autres). Ce moindre avoir entraîne un sentiment de moindre être (il est moins beau, moins intelligent, moins aimé). Ce qui a pour conséquence un sentiment de moins valoir (il ne vaut pas grand chose, il vaut moins qu'un autre pour son entourage, pour la société). En psychanalyse, on parlera de blessure narcissique, les conséquences de cette blessure se jouant généralement sur un mode très régressif de demande d'amour mais aussi de dépression et d'agressivité, souvent exacerbés dans les grands handicaps.

La tentation pour l'éducateur mais aussi pour le psychanalyste est de changer de registre, de devenir consolant, maternant, de se laisser englober dans une relation réchauffante et d'oublier au nom de quoi on est auprès de celui qui nous a été confié. Au nom de la compassion, le projet est perverti, la fonction de l'adulte responsable est pervertie. On se fera consolateur au lieu de s'affirmer thérapeute dans un cas, catéchète dans un autre. Henri Bissonnier affirme qu'il ne faut jamais céder à cette tentation. Pas de dolorisme, pas de sentimentalisme régressant. Il faut aller aussi loin que l'on peut aller. Jusqu'où il est possible d'aller. Le sujet handicapé a droit au respect au même titre que celui qui est dit « normal ». Chacun doit auprès de lui garder sa propre identité et respecter ce qu'il est. Le psychanalyste sait bien que s'il ne reste pas à sa place de psychanalyste ou de psychothérapeute, c'en est fait de la spécificité de son approche. Il n'a pas respecté le contrat initial et c'est une faute. Il en va de même pour le catéchète. La blessure narcissique respectée exige la rigueur de l'approche de ces grands blessés.

Deuxième affirmation d'Henri Bissonnier :

Le sujet handicapé n'est souvent pas accessible au langage verbal alors que la symbolique du non verbal lui parle, qu'il s'agisse du geste

Une pédagogie de résurrection

(expression corporelle), de la représentation picturale, ou de l'expression musicale. L'éducateur, le catéchète doit donc favoriser ce mode d'expression. Mais pour savoir l'utiliser, pour en comprendre lui-même le sens et ce que cela peut éveiller chez l'autre, il lui faut l'expérimenter lui-même (ce qu'a fait Henri Bissonnier en participant à des groupes d'expression corporelle, de « danse », à une époque où, venant d'un prêtre encore habituellement en soutane, cela pouvait surprendre) ; dès lors, interroger, et tant mieux.

C'est bien la même évidence qui engage le psychanalyste à faire lui-même l'expérience d'être en analyse personnelle s'il veut un jour prendre en charge des patients. Quant à la qualité de l'expression picturale pour dire et vivre, les ateliers de peinture dans les hôpitaux et la force de l'art brut en sont une illustration qu'on n'a plus à démontrer, de même que l'utilisation de la peinture, du dessin, du modelage dans la relation psychothérapique.

Un point supplémentaire qui se raccorde à ces considérations : en psychanalyse, l'analyse du contre transfert est essentielle. On pourrait dire que pour le catéchète elle est favorisée par le partage d'expérience, par cette attention qu'il accorde à ce qu'il vit avec et comme ceux qui lui sont confiés.

Troisième affirmation (qui rejoint les deux précédentes) :

Le sujet handicapé a une affectivité extrêmement sensible, chez lui tout est intense. Il demande à être aimé souvent comme un petit enfant, avec des gestes de blottissement mais aussi de fureur tant souvent il se déteste. Le respecter, c'est reconnaître ce que le psychanalyste nommera affectivité primaire, faisant appel aux concepts de régression ou de fixation archaïque. C'est ici qu'il est nécessaire de résister aux sollicitations que j'évoquais plus haut. L'intensité de ce vécu exige que le catéchète (de la même manière que le psychanalyste) maintienne sans cesse « la bonne distance ». Henri Bissonnier faisant appel au respect dû au sujet handicapé et à l'exigence nécessaire pour maintenir toujours le cap met en place ce que Winnicott appelle la bonne distance. En outre, Henri Bissonnier souligne combien il est important pour les éducateurs de reconnaître les

mouvements pulsionnels qu'il éveille en eux-mêmes, les entraînant sur ce registre de l'affectivité primaire où l'amour et la haine sont toujours présents. C'est encore Winnicott qui dit que la mère qui aime son enfant est malgré tout traversée par des mouvements de haine. L'analyste aussi et il est bon qu'il les reconnaisse. Lorsque Henri Bissonnier remarque qu'il est nécessaire à l'équipe qui réfléchit de reconnaître ses agacements, ses colères, ses découragements, il s'inscrit dans la même exigence. D'autant plus forte que le sujet handicapé suscite sans cesse ces mouvements d'extrême tendresse, d'extrême compassion mais aussi d'extrême désespoir ou d'extrême colère en raison de ses fixations affectives sur le registre archaïque où tout est extrême.

En conclusion, on pourrait aussi reprendre à l'envers tout ce que je viens d'exprimer. Du respect dû au sujet handicapé découlent la nécessité d'établir et de maintenir la bonne distance (cf. Winnicott), celle de reconnaître tous les affects très archaïques dans lesquels il entraîne son entourage et de les contrôler. De l'exigence d'une bonne transmission dans le respect de ce qui caractérise le sujet handicapé naît une évidence : il est indispensable de reconnaître la valeur de la communication non verbale, souvent préférée au verbe parfois impossible. Ce qui implique que le catéchète en fasse lui-même l'expérience. Enfin, le travail dans l'après-coup de l'équipe catéchétique suppose critique et analyse de la rencontre avec reconnaissance des affects qui s'y sont joués. De même le psychanalyste ne peut faire l'économie de l'analyse de sa réponse contre transférentielle aux vécus de son patient, seul et parfois en groupe de co-vision.

Refermons la boucle

J'ai commencé ces réflexions en situant l'époque où j'ai connu le Père Bissonnier, celle où, jeune mère et jeune catéchète, j'ai replongé dans le plaisir d'un travail d'étude, de réflexion et de contact avec les enfants grâce à l'ISPC à Saint-Sulpice ! Dans la foulée de ces années, j'ai consulté le Père Bissonnier pour mettre en place une recherche qui deviendrait une thèse soutenue à la Sorbonne. Quand je suis entrée dans son bureau, je presentais ce que je cherchais, sans parvenir à le

Une pédagogie de résurrection

formuler. Quand j'en suis sortie une heure après, je pouvais mettre en route mon travail. Et c'est dans la suite de ce travail avec les enfants et de mon questionnement que j'ai entrepris ma propre formation, en vue de mon engagement dans la profession de psychanalyste qui, on le voit, résonne fortement à ces grandes intuitions d'Henri Bissonnier !

“Le tonnerre en écho à l’éclair” ou la résurrection au coeur de l’oeuvre pédagogique d’Henri Bissonnier

Raymond BRODEUR

Université Laval de Québec

Dans les mois qui ont précédé son décès, Bernard Descouleurs est parvenu à mener à terme la publication de l’ouvrage *Henri Bissonnier. Une pédagogie de résurrection*, publié en mai 2007, aux éditions Don-Bosco, à Paris. J’ai eu l’insigne honneur d’en recevoir un exemplaire et j’avoue que d’emblée, j’ai été saisi par les propos qui le traversaient, à la fois émotionnellement et intellectuellement. J’y retrouvais d’une part le dernier ouvrage dirigé par un ami, l’évocation de la vie d’un homme que j’ai connu et admiré, la production écrite d’auteurs que j’ai connus ou dont j’ai entendu parler au long de ma propre démarche. Mais il y avait surtout une émotion liée à la perspicacité des propos. Ceux-ci, en effet, apportent une luminosité sur de nombreux aspects et éléments qui constituent aujourd’hui les enjeux majeurs de la mission catéchétique de l’Église et sur les défis qui se posent à ce que j’appellerais une identité de catéchète qui fasse sens en notre époque. Si les évêques de France ont pu promulguer « L’orientation catéchétique » qui prévaut pour cette Église d’aujourd’hui, une orientation qui place résolument au centre de tout projet catéchétique la mise en dialogue avec la Parole de Dieu au sein d’une

Une pédagogie de résurrection

communauté ecclésiale vivante (p. 50 et 52), si les Évêques du Québec ont également proposé leurs orientations catéchétiques vers un chemin d'humanisation balisé par la Parole de Dieu accueillie et partagée en Église, si Emilio Alberich, avec ses collaborateurs de Belgique et des États-Unis, a rendu disponible une solide réflexion théologique et catéchétique sur les fondamentaux de la catéchèse, on peut dire que cet ouvrage traitant d'Henri Bissonnier et de sa pédagogie de résurrection rappelle, ou témoigne, tel un souffle ou une brise inattendue et vivifiante, ce qui anime l'identité profonde et globale du catéchète. Selon moi, tout cours de formation de catéchètes, aujourd'hui, gagne à mettre dans sa bibliographie obligatoire l'ouvrage d'Alberich et de ses collaborateurs sur les fondamentaux de la catéchèse, et l'ouvrage de Descouleurs et de ses collaborateurs sur l'identité profonde de la personne catéchète.

Chacune des personnes qui a collaboré à l'ouvrage a connu de près le père Bissonnier. Et chacune en parle de son lieu, de sa compétence, de son expérience. Ces relectures ont été faites en fonction de l'« efficace » qu'a eu chez elle sa fréquentation du père Bissonnier. Faire mémoire d'une histoire qui a laissé des fruits, qui a accompli ses promesses, c'est engendrer l'espérance. « Outre la biographie de ce serviteur des « blessés de la vie », peut-on lire en quatrième page de couverture, « l'ouvrage manifeste l'actualité prophétique de son message ». Autrement dit, cet ouvrage n'est pas simplement un album de famille, ni un recueil de bons souvenirs passés, mais la transmission de récits sur une vocation vécue et partagée. On y découvre un projet évangélique accueilli, partagé et qui a donné des fruits. Un tel ouvrage a été conçu pour que quelque chose de cela passe aux générations à venir. Et c'est là, la raison pour laquelle nous nous retrouvons ici, conviés à un travail d'accueil, d'analyse et d'appropriation de ce legs, pour que se poursuive une œuvre à laquelle nous participons et qui nous dépasse en même temps.

Le thème retenu pour cette journée d'étude, « la pédagogie

catéchétique spécialisée interroge la responsabilité catéchétique de l'Église et les recherches catéchétiques » comporte en soi tout un programme de travail. Il y a ce qu'on entend par pédagogie catéchétique spécialisée, puis le positionnement de cette pédagogie ou ses interpellations par rapport à la responsabilité catéchétique de l'Église et aux recherches à poursuivre dans ce domaine. Tout au long de sa vie, Henri Bissonnier a montré que ces interrogations, ou interpellations, ne peuvent se déployer rationnellement qu'au carrefour de la multidisciplinarité et de l'interdisciplinarité. Outre les savoirs des sciences, la théologie est elle-même concernée en tous ses domaines. Jean-Pierre Jung écrit, à ce propos : « Un peu d'exégèse biblique et de théologie morale près des malades ou de prisonniers permet un réajustement de la lecture biblique et de la morale chrétienne » (p. 266) En mettant en parallèle les ouvrages d'Henri Bissonnier avec quelques grands traités de la théologie, on se rend bien compte qu'il nous a légué une véritable somme théologique :

En 1959, *Pédagogie de résurrection* plonge au cœur de la Foi et de la dogmatique. En 1964, *L'expression valeur chrétienne* plonge dans la sacramentalité de la vie. En 1969, *Psycho-pédagogie de la conscience morale*, puis en 1983, *Valeurs en éducation* élaborent des parcours décapants et originaux pour la morale et l'éthique. Et bien sûr, les vertus théologiques, visitées à la lumière de ceux et celles dont on a tant de mal à percevoir les capacités à être des acteurs et des actrices du royaume, deviennent inévitablement des enjeux majeurs de l'enseignement du père Bissonnier. Après *Pédagogie de résurrection*, qui est était déjà une véritable hymne à la foi active qui jaillit de la victoire de la vie sur la mort, on retrouve, en 1964, *Quand l'amour a manqué* qui propose une théologie de la rédemption imprégnée de l'amour de Dieu. En 1984, ce sera *Provoqué à l'espérance* qui rappellera que toute vie est faite pour une humanité réussie, libérée, délivrée de tout mal, pour le royaume.

Une pédagogie de résurrection

Enfin, un autre volet de la théologie qui a traversé la vie et l'œuvre de Henri Bissonnier trouve son expression dans *La souffrance et le souffle* paru en 1988, véritable traité qui, partant de la souffrance sous toutes ses formes, ramène aux sources de la spiritualité, véritable oxygène de la vie du croyant.

Cette somme théologique, conjuguée avec les nombreuses œuvres accomplies par le père Bissonnier, constitue ce qu'on pourrait appeler la face apparente de l'iceberg et nous alerte par rapport à sa face cachée. Cette somme a, en effet, été produite dans la foulée d'expériences vécues au contact de la maladie et des personnes malades, blessées, handicapées : là se trouve, me semble-t-il, la ligne de flottaison sous laquelle Henri Bissonnier a progressivement développé et inventé la forme consistante de sa vie. Il s'est vécu là, dans l'intimité même de cet homme, des saisies, des inquiétudes, des prises de conscience, l'émergence d'une vie de foi qui l'ont façonné, spirituellement et intellectuellement, et qui ont fécondé son travail professionnel, pastoral et intellectuel. Les récits que nous avons maintenant en main, grâce au livre dirigé par Bernard Descouleurs et produits par des personnes qui ont soit été formées, soit accompagnées de près par Henri Bissonnier, nous indiquent certaines voies pour aller à la rencontre de cet homme sur son itinéraire.

Dans l'invitation qu'il nous a adressée, François Moog écrivait : « Chacun de nous dira comment les intuitions du Père Bissonnier peuvent être entendues aujourd'hui et à quelles recherches elles nous invitent ».

En lisant le volume, trois aspects m'ont particulièrement frappé : l'impact et la fécondation de la maladie et de la rencontre des personnes handicapées et malades dans la vie d'Henri Bissonnier, la puissance de l'évangile et d'une vie spirituelle sans cesse ressourcer par la parole de Dieu et la vie de l'Église et le

déploiement d'attitudes qui furent ou servirent, en quelque sorte, d'interface entre sa vie intérieure et ses pratiques pastorales. Si j'avais à résumer en trois mots ce qui me semble le plus constitutif des intuitions d'Henri Bissonnier et qui ce qui a présidé à sa vie et à son œuvre, je dirais : son corps, sa spiritualité et sa posture.

Son corps

La maladie qui l'a frappé dès son jeune âge et les corps à corps qu'il a vécus étroitement avec les personnes qui ont croisé sa route ont façonné un être avec une consistance particulière. Son corps n'était pas une partie séparée de son esprit, mais un tout : un corps vivant, vibrant, affecté, souffrant, aimant, pensant. Pour Henri Bissonnier, il n'y avait pas de sujets humains sans corps et il n'y avait pas de corps vivant dérobé de son sujet. Marie Bernadette Bertrand écrit que, pour le Père Bissonnier, « ce qui est en jeu [en catéchèse], avant même le problème pastoral, ou plutôt ce qui le fait surgir est d'abord d'ordre anthropologique et moral. On ne peut éluder la question de dignité personnelle de chaque personne, en tant que personne concrète, si handicapée soit-elle » (p. 54). Le volume est traversé par cet Henri Bissonnier des sanatoriums, de la montagne, du ski, du contact physique avec les déficients, du sourire et de la joie, de l'austérité aussi aux heures de travail, de ses grondements dans certaines officines. Un homme bien vivant, jusqu'au bout, nous raconte son livre posthume *La vie devant nous*. Je ne puis résister au plaisir de citer ce court extrait qui en dit plus et mieux que tout ce que je pourrais ajouter sur cet aspect:

Cultivons notre corps, cultivons notre esprit. Dieu nous a fait ce présent magnifique d'un corps humain qui demeure fondamentalement admirable malgré l'âge et quelles que soient nos infirmités. Notre devoir est de le cultiver comme on arrose chaque jour son jardin. Un dérouillage matinal bien conçu est source de bien-être et d'une joie saine. De plus, un peu de sport entretient nos forces physiques alors que la sédentarité, la clausturation en espace confiné, voire surchauffé en hiver, sont parmi nos plus redoutables

ennemis⁶.

Et il ajoute encore :

Si notre corps est affligé de quelque invalidité, si le médecin nous a prescrit tel exercice quotidien, soumettons-nous fidèlement à ces recommandations. Avec un brin de malice, je dirai que cela remplacera les pénitences corporelles (tel le jeûne) dont nous dispense notre grand âge. Et puis la lutte pour reconquérir une validité perdue peut être exaltante⁷.

Sa spiritualité

Dans la note introductive au chapitre premier, Bernard Descouleurs écrit : Henri Bissonnier fut d'abord un homme de foi et de spiritualité » (p.12). Christiane Gaud, reprenant l'expression de Reine Delmotte, écrit : « Il donnait une âme à son équipe ! Tous ceux qui ont collaboré d'une manière ou d'une autre avec le Père Bissonnier, pourraient parler de cette « fine pointe de l'âme ». Âme aiguisée par la souffrance, la foi et par un infini respect pour toute personne, toute idée, toute initiative en faveur des plus blessés dans leur dignité. Cette âme, cette ardeur, il la met au service de ses différentes fonctions. » (p. 25).

Les 7 chapitres du livre et de nombreux textes de témoignage sont ponctués d'allusions à cette vie spirituelle d'Henri Bissonnier. Ses parents et son frère Raymond ont été pour lui des « passeurs » d'évangiles et de vertus de grande importance. Par sa présence et au fil de ses interventions, il se révèle être un homme sans cesse perspicace et vivace, mais d'une perspicacité qui découle d'abord beaucoup plus d'une inspiration nourrie par un rapport constant à la Parole de Dieu lue, méditée et partagée que d'une somme d'analyses qui auraient été coupées de cette source. Au risque de commettre un anachronisme, je voudrais vous proposer un extrait de

⁶ Henri Bissonnier, *La vie devant nous*, Paris, Mediaspaul, 2007, p. 93

⁷ *Ibidem*.

Le tonnerre en echo à l'éclair

l'autobiographie écrite en 1654 par Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec. Il me semble retrouver là la description d'un fonctionnement et d'une vitalité spirituelle qui n'est pas si loin de ce qui a été au cœur et au fondement des intuitions d'Henri Bissonnier :

« Les passages de saint Paul qui traitent des opérations et des effets que [l'opération divine] produisent dans les âmes me consumaient d'amour, et lors de ma vocation religieuse, les passages qui traitent des conseils de l'Évangile m'étaient comme autant de soleils qui faisaient voir à mon esprit leur éminente sainteté, et en même temps enflammaient toute mon âme en l'amour de leur possession et opéraient efficacement ce que Dieu voulait de moi, selon mon état, de la pratique des divines maximes du suradorable Verbe Incarné : toutes ces vues et grâces substantielles n'étant par aucune étude de ma part, mais à la façon que les éclairs précèdent le tonnerre, expérimentant que tout procédait du centre de mon âme, de Celui qui en avait pris la possession et qui la consommait en son amour et en faisait rejallir ces étincelles pour me conduire et me diriger. »⁸

On touche ici à une clé essentielle pour comprendre la source d'inspiration qui a sans cesse alimenté les intuitions d'Henri Bissonnier et qui l'a préservé du *burn out*. Mais, comme le laisse bien entendre la discussion évoquée par Anne- Yvonne Bouts à propos du terme « spiritualiste » qui se trouvait dans les statuts du Tison (p.195), la suspicion autour de ce mot et des termes associés ou dérivés a contribué à disqualifier cette dimension, du moins dans de nombreuses officines. Ce qui fait qu'on a cherché d'autre façon d'en parler, ou qu'on a peut-être cessé d'en parler, mais cela ne l'a pas fait disparaître ni n'a empêché que la germination spirituelle, inscrite dans l'humanité, poursuive son œuvre.

⁸ Dom Albert Jamet, *Marie de l'Incarnation. Écrits spirituels et historiques*, Réédition, Québec, Les ursulines de Québec, 1985, p. 316-317

La posture

Le mot « attitude » est un de ceux qui revient et qui inscrit un rythme particulier à l'ouvrage dont nous parlons aujourd'hui. Marie-Bernadette Bertrand a écrit, en exergue à la section de son texte intitulée « Une pédagogie centrée sur le sujet et la relation » : « L'attitude fondamentale : une manière d'être, une manière de faire » (p. 60).

Ce mot attitude revient fréquemment aussi dans le dernier ouvrage d'Euchariste Paulhus *Cheminement vers la maturité chrétienne*⁹, ainsi que dans le dernier livre de Jacques Audinet *Le visage de la mondialisation. Du multiculturalisme au métissage*¹⁰. Et dans l'ouvrage posthume du Père Bissonnier, le chapitre onzième s'intitule « L'attitude des « autres »¹¹, ce qui évidemment est loin d'exclure la présence du concept dans les 15 autres chapitres de l'opuscule.

Au sens premier du terme, l'attitude renvoie à la posture du corps. Puis, en un sens second, le mot en est venu à désigner une disposition psychologique et enfin, en un troisième sens, c'est une prédisposition à l'agir.

L'attitude n'est jamais saisissable en elle-même, ce qui ne l'empêche pas d'être très productive, très efficace. Et surtout, elle n'est pas réductible au volontarisme et au redressement, même si une certaine éducation a pu chercher et cherche encore à faire adopter des attitudes. À cet égard, la science du marketing a bien compris l'intérêt de repérer les attitudes d'une population pour la motiver à se procurer de nouveaux biens de consommations.

⁹ Euchariste Paulhus, *Cheminement vers la maturité chrétienne*, Sherbrooke, éditions GGC, 2006, 18, 24, mais surtout p. 107 et sq., « Attitude adaptée au cheminement de la foi, lorsque les signes sont déformés »

¹⁰ Jacques Audinet, *Le visage de la mondialisation. Du multiculturalisme au métissage*, Paris, Éditions de l'atelier, 2007.

¹¹ Henri Bissonnier, *La vie devant nous*, p. 97-105

Le tonnerre en echo à l'éclair

Il me semble qu'une des grands chantiers de travail, dans le monde de l'éducation et de la formation, devrait porter sur cette dimension.

Tous les auteurs qui ont contribué au livre sur Bissonnier disent à leur façon comment la rencontre de la personne malade, handicapée ou inadaptée vient ébranler des postures et remettre en question des manières d'être ou de faire. En lisant ces pages, qui me renvoyaient aussi à mes expériences personnelles, j'ai fait des liens avec un ouvrage de Luigi Rulla, intitulé *La vocation chrétienne. Fondements anthropologiques*¹² et un autre d'Amadeo Cencini : *Les sentiments du Fils. Le chemin de formation à la vie consacrée*¹³. D'une part, Rulla rappelle, d'un point de vue psychologique, que les attitudes sont des prédispositions profondément inscrites dans la personne humaine, et qu'elles sont pratiquement immuables. Il distingue ensuite entre les attitudes instinctuelles, orientées vers la satisfaction des appétits –attitudes que les psychologues observent également chez les animaux--, et les attitudes intellectuelles ou spirituelles, proprement humaines, qui peuvent ouvrir à l'autotranscendance. On touche ici au monde des valeurs et de la liberté humaine. Il arrive qu'il y ait harmonie entre les attitudes instinctuelles et les attitudes spirituelles. Cela génère un sentiment de bien-être et de paix dans la personne. Mais il arrive aussi, et fréquemment, qu'il y ait conflit ou tension entre les attitudes instinctuelles et les attitudes spirituelles, ce qui va se manifester par des sentiments de malaise et de mal-être, situations qui font alors appel à des choix libres qui peuvent aller soit dans le sens du repli sur soi, soit dans le sens d'un dépassement de soi et d'une conversion.

Prenant le relais à la théorie psychologique et anthropologique Rulla, Cencini décrit un processus d'éducation-formation qui me semble éclairant pour interpréter l'itinéraire d'Henri Bissonnier. Partant des comportements observables, il

¹² Luigi Rulla, *La vocation chrétienne*, Montréal, Carte Blanche.

plonge sous la ligne de flottaison, par voie d'éducation, jusqu'à l'originaire de la personne. Par exemple, partant de la rencontre de la personne handicapée, l'accompagnement éducatif tente de faire émerger à la conscience l'attitude, la posture qui traverse le corps, puis les sentiments qui lui sont associés, sentiments qui sont eux-mêmes inscrits en chacun en fonction d'émotions, donc de la puissance affective qui a surgit de nos expériences premières, ou pour le dire comme Bellet, qui a surgi depuis notre sortie de l'originaire, lieu même de l'inconsistance et de tous les possibles. Or, il est certain que ce retour en plongée est d'autant plus difficile que précisément nous sommes « tricotés serrés » par tout ce qu'on a vécu, physiquement, affectivement et culturellement depuis notre entrée dans le monde. Mais, ce que dit Cencini, la conversion à laquelle chacun est convié n'aura de racines et de consistance que dans la mesure où elle « autorise » le Christ de la kénose à le rejoindre et à prendre en compte toutes ses dimensions d'être depuis cet originaire où se joue l'équivoque de fond entre l'inconsistance et la sortie de l'inconsistance. Cencini écrit, en citant Ana Monaca :

Le chrétien « est un être humain qui plonge son histoire personnelle toute entière dans le Christ en se revêtant de lui. Revêtir le Christ, c'est entrer dans son expérience, partager son amitié, vivre sa vie, en lui donnant totalement la sienne, sans aucun mépris des réalités de la chair (au sens biblique) : la dimension physiologique, le temps où l'on vit, l'espace qu'on occupe, les sentiments, les passions, les réalités dans lesquelles on est immergé. Voilà en quoi consiste la « chair totale » ; c'est la personne dans son expérience concrète et dans l'histoire humaine dont elle participe, elle revêt le Christ et devient un seul corps avec lui, Jésus de Nazareth, l'homme Jésus¹⁴. »

Dans ces propos, on rejoint le projet catéchétique mis en œuvre par le Père Bissonnier et ses collaborateurs. Une catéchèse

¹⁴ Ana Monaca, « Differenze sconfitte », in *Avvenire*, 16.10.1996, cité par A. Cencini, *Les sentiments du fils*, p. 128.

symbolique a ceci de particulier qu'elle comporte en elle un projet de formation à la vie chrétienne qui ne peut plus être considéré comme un projet d'acquisition de savoirs ni de conformation à des pratiques imposées et contrôlées de l'extérieur. Cette catéchèse est d'abord et avant tout « une voie de la conformation au Christ et à ses sentiments »¹⁵. Cela devient un projet d'accompagnement où, catéchètes et catéchisés, ensemble, se savent conviés à suivre l'Esprit pour qu'il les forme sans cesse, à chaque jour et qu'ainsi, leur cœur découvre « la possibilité d'aimer d'une manière nouvelle et divine », chacun suivant son rythme, ses capacités, ses sensibilités, sa vitalité spirituelle, ses postures, dans une Église vivante, présente à un monde lui-même destiné, dès son origine, à émerger du chaos, ou de l'inconsistance, pour devenir petit à petit et de plus en plus le royaume voulu par Dieu.

En guise d'annexe

Ce volet sur les attitudes ouvre sur une dimension de recherche qui me semble importante et prophétique pour aujourd'hui : elle convie à une théologie des attitudes.

- Les attitudes dans la bible : L'importance du cœur et de la sagesse
- Les renversements de modèle : la croix comme voie de réussite
- La proposition d'une esthétique radicalement contestatrice des agirs et des valeurs du siècle

Quelques conséquences au regard de la catéchèse dans l'Église et des pistes de recherche à explorer :

- Programme versus accompagnement (p. 63, 78,)
- Évaluation versus relecture
- Objectifs versus dynamique symbolique
- Contenus formels versus vitalité spirituelle
- La mémorisation versus l'œuvre de pensée

¹⁵ Amadeo Cencini *Les sentiments du Fils. Le chemin de formation à la vie consacrée*, Toulouse, Éditions du Carmel, 2003.

Une pédagogie de résurrection

Marie-Bernadette Bernard écrit, un peu plus loin, que le père Bissonnier

« était allergique à toute idée de programme. Jamais une année ne ressemblait à une autre ; même s'il s'agissait d'enfants qui avaient le même âge que ceux de l'année écoulée, la vie de l'Église n'était plus la même, l'équipe de catéchistes n'était plus exactement la même, les enfants avaient évolué... (p. 63) ».

La dynamique même de la vie, cette dynamique symbolique dont il va souvent parlé, était d'abord et avant tout chez lui une manière de dire, de tenter de rendre compte de la dynamique de vie et d'éveil spirituel qui traverse la personne humaine, toute personne humaine. On n'apprend pas la symbolique, on la reconnaît. Mais faute de la reconnaître et de l'accueillir, combien on peut l'étouffer et, ce faisant, aliéner les personnes de leur identité vitale.